

dance assez suivie avec le célèbre diplomate, qui était aussi un grand amateur de musique, et, par conséquent un admirateur sincère du maître immortel. Même peu de temps avant la mort du prince. Rossini reçut de lui une charmante lettre dans laquelle se trouve cette phrase :

“ On dit, cher maestro, que vous possédez de nombreux trésors d'harmonie, que vous faites entendre à quelques privilégiés. Ah ! cher maître, vous devriez bien les repandre, car il n'y a jamais eu d'époque où on ait eu autant besoin d'harmonie que celle-ci.”

Ce fut sur le conseil de Rossini, et sur sa recommandation, que le prince de Metternich avait fait nommer Donizetti compositeur de *Camera* de S. M. I. et R. Apostolique, après la première représentation de *Linda di Chamounix*.

Le pauvre malade tomba platement dans ce piège, tendu, d'ailleurs, en de très-louables intentions. Il oublia sa santé si chancelante, ordonna à Antonio de faire les malles, et Antonio qui était naturellement dans le secret, ne se fit pas dire deux fois. Seulement le brave homme hésita à décider s'il devait y mettre ou non de la musique. Il espérait toujours, lui ! Il espéra jusqu'aux derniers moments.

On se mit en voyage. On avait fait atteler à sa voiture deux chevaux de poste, conduit par un postillon en livrée. Les amis serrèrent la main au maître et lui souhaitèrent un bon voyage. Donizetti répondit à leurs adieux, et fouetta postillon !

Mais une autre voiture suivait à distance la première. Là étaient le neveu de Donizetti avec un ou deux amis et Antonio. Le postillon avait le mot d'ordre. Arrivé à Ivry, il fait cabrer son cheval, pousse un juron formidable, et se jette en bas de sa selle. Donizetti, qui dormait, s'éveille en sursaut et demande ce qui est arrivé. Le postillon lui apprend, en maugréant, qu'un essieu s'est brisé, qu'il faut s'arrêter, envoyer chercher un charron, si l'on ne préfère écrire à Paris pour y demander une autre voiture. Mais où descendre au milieu de la nuit ? — Tenez, dit le postillon, voici un hôtel, je vous engage à y passer la nuit ; demain nous aviserons. Au surplus, nous ne pourrions avancer d'un pas.

Le compositeur descend en bâillant. Le directeur de la maison de santé d'Ivry, M. Moreau, le reçoit en effectant les façons officieuses d'un propriétaire d'hôtel. On installe Donizetti dans une chambre très-comfortable. Le lendemain le neveu, ses amis et Antonio, qui sont censés avoir été avertis de l'accident, arrivent pour le voir. Puis, peu à peu, on le décide à s'arrêter un jour encore, et un autre, et le suivant, jusqu'à ce que le docteur finit par défendre la porte d'autorité, et entreprit le traitement. Malheureusement, quoique les soins qu'on lui prodigua fussent des plus intelligents, le mal avait fait de tels progrès qu'il était désormais impossible de l'arrêter. L'intelligence était at-

teinte ; le ramollissement du cerveau avait commencé.

De la maison de santé d'Ivry on transporta le pauvre malade aux Champs-Élysées, avenue Chateaubriand. Là au milieu d'un jardin ravissant, on avait dressé une tente tout entourée de ces fleurs que Donizetti aimait à l'adoration, on trainait le fauteuil de “ ce sublime insensé,” — qui n'opposait plus, hélas ! aucune résistance. On n'avait plus besoin de feindre ou de mentir pour être obéi ..

Là, entouré de son neveu et de ses amis, qu'il ne reconnaissait déjà plus, il attendit, ou plutôt on attendit que la saison des grandes chaleurs fût passée pour le ramener en Italie.

Enfin, on le transporta à Bergame, sa ville natale. Son neveu et Antonio l'accompagnèrent. Il y resta encore quelque temps chez madame Bazzoni... Puis, la flamme de la vie s'éteignit lentement, comme s'était éteinte celle de l'intelligence.

Quelques jours avant sa mort, un orgue avait joué dans la rue, — sans savoir sous quelle fenêtre il jouait, — le chant final de *Lucia*. On vit alors dans l'œil vitreux du mourant s'allumer une clarté soudaine, quelque chose comme un sourire plissa ses lèvres, les muscles de son visage eurent un tremblement nerveux... Puis la tête retomba sur sa poitrine. Il avait pu dire, comme Edgard de Ravenswood : *Ah ! ma Lucie* (1) !

Étrange coïncidence ! le jour même où la victoire de Goito était remportée par les Italiens sur les Autrichiens, au moment où les cloches sonnaient à toute volée, où le canon tonnait, où les vivats éclataient de tous côtés dans les rues, au milieu de cette fête nationale, de cette jubilation d'une ville tout entière, Donizetti rendait le dernier soupir.

1848 était trop gros d'événements politiques pour qu'on eût pu pleurer dignement la mort de ce grand compositeur. Toutefois, le lendemain, Bergame, ayant appris la triste nouvelle, fit taire les cris de joie que le fait de Goito avait excités et la population accompagna en larmes les dépouilles de Donizetti à son dernier asile.

Plus tard l'illustre sculpteur Vela lui éleva un mausolée, qui fut inauguré avec toute la pompe due à un des compositeurs les plus féconds et les plus distingués d'Italie.

LEON ESCUDIER.

FIN.

(1) Un des amis de Donizetti, un des poètes qui lui ont fourni de belles pages d'album, M. Achille de Lauzères, a écrit une touchante pièce de vers sur les *Derniers moments de Donizetti*, dans laquelle il met en relief cet intéressant détail. Ce petit poème a été mis en musique par M. Ach. Montouiro et chanté avec succès à la salle Herz, par Roger, pour qui il avait été écrit.